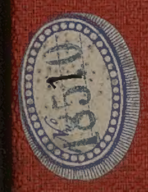
18510



18510

LETTRE SUR LA MALADIE DE MARSEILLE,

Ecrite par Mr. Deidier, Professeur en Medecine de l'Université de Montpellier ;

A Monsieur Maugue, Conseiller du Roy, Medecin des Armées de Sa Majesté ~~& de~~ l'Hôpital Royal de Strasbourg.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DE PHARMACIE PARIS

MONSIEUR,

QUoyque j'aye bonne envie de satisfaire à ce que vous me faites l'honneur de me demander, au sujet de la maladie de Marseille, & des Remedes que j'y ay employés, je n'oserois esperer d'y réüssir selon vos souhaits. Personne n'est mieux en état que vous, Monsieur, de developer les causes les plus cachées des maladies ; & rien ne peut vous échaper, de ce qui regarde l'exercice de nôtre Profession, puisque vous êtes un des plus Habiles Praticiens du Royaume, dont le Merite superieur est generallement réconnu, tant à la Cour, que dans les armées du Roy, où vous avez servi long tems avec toute la distinction possible Je me contenteray de vous exposer l'état de cette Ville, ce que j'y ay vû, & la maniere dont je me suis conduit auprès des malades. Je vous prie d'y faire vos Reflexions, & de me les communiquer.

Marseille joüit depuis près de deux mois d'un calme presque parfait. Le bon Ordre y est si bien rétabli, qu'il ne paroit du tout pas que la Peste y ait été: ses Habitans doivent leur Salut à M. le Chevalier de Langeron; ce n'est que depuis qu'il y commande, qu'on a pû commencer de porter quelque

Remede à un ſi cruel mal. je puis vous en parler auſſi vray qu'un autre, puiſque j'arrivay dans ce tems là, par Ordre de la Cour ; mais je ne ſçaurois vous dépeindre au naturel le deſordre affreux, ou je trouvay cette Ville déſolée. En entrant par la Porte d'Aix, avec Meſſieurs Chicoigneau & Verny, le coup d'œil juſqu'à la Porte de Rome, nous preſenta d'abord la choſe du monde la plus hideuſe ; toutes les Portes des Maiſons, & leurs Fenêtres étoient geralement fermées ; le Pavé étoit couvert d'un côté & d'autre de malades ou de mourants, étendus ſur des Matelas ſans aucun ſecours : on ne voyoit au milieu des Ruës, & dans tout le Cours, que des Cadavres à demy pourris, des vieilles Hardes mélées avec la Bouë, & des Chariots conduits par des Forçats, pour enlever les morts.

Le lendemain de nôtre arrivée, M. de Soiſſans, Ayde de Camp de M. le Commandant, nous conduiſit au jeu de Mail & à la Charité, ou l'on avoit deſſein de dreſſer deux Hôpitaux : nous parcourûmes ainſi la Ville d'un bout à l'autre, & nous vîmes par tout, le même ſpectacle. Il n'étoit pas poſſible de mettre le pied nulle part, ſans marcher ſur des morts ou ſur des Lits des malades. Mgr. l'Evêque de Marſeille, accompagné de ſon Aumônier & de quelques Religieux, couroit par tout, pour diſtribuer des Aumônes, & pour conſoler les mourants.

Nous nous contentions pour lors de payer de beaucoup de fermeté, pour raſſûrer les eſprits allarmés ; & nous ne pouvions donner que des Cordiaux ou faire appliquer des Emplâtres que nous portions avec nous. Accablés par le nombre des malades nous ne pouvions en ſuivre aucun ; mais dés que les Hôpitaux furent établis, & le gros des cadavres enſevelis, par la Diligence de Mrs. les Echevins ; l'on commença d'ouvrir les Portes des Maiſons, dans leſquelles nous trouvions des familles entieres ſaiſies du mal, de frayeur & de miſere : aprés les avoir exhortés par nôtre exemple à ſe ſervir les uns les autres, Voicy ce que j'obſervay ſur la nature du mal.

Régardant cette maladie du côté de ses Symptomes essentiels & distinctifs, je la définis une éruption critique de Bubons : de Parotides, de Charbons, de Pustules & d'Exanthemes : il me parut que sa maniere tenoit beaucoup de la petite Verole, en ce qu'elle étoit toûjours mortelle, lorsque la Fievre qui survenoit, empêchoit les éruptions de se montrer au dehors, & les faisoit jetter sur les Visceres interieurs au lieu que les éruptions étoient salutaires, lorsqu'elles s'élevoient en dehors aprés la Fievre. Celle-cy m'a paru du caractere de la fievre ardente, dans les temperaments sanguins & bilieux ; elle ressembloit à la Fievre Putride ordinaire, dans les personnes d'un temperament pituiteux, au lieu qu'on pouvoit la regarder comme Maligne Pourprée, dans les temperaments melancholiques. C'est aux differents caracteres de la Fievre, que j'attribuay tous les autres Symptomes de cette maladie, qui n'en sont que des purs accidents.

Quand à sa cause prochaine & immediate; l'inspection & & l'ouverture des cadavres, ne me permettent pas de douter qu'elle ne soit un veritable arrêt de Sang dans les differentes parties attaquées ; puisque les visceres se sont trouvés enflammés, ou Cangrenés, comme le sont tous les Exanthemes, les Bubons, & les Charbons qui paroissent sur la peau ; mais il est bien difficile de découvrir comment le Sang est obligé de s'arrêter. Il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son Epaississement, puisque le pouls le plus elevé se trouve toûjours dur, qu'il est ordinairement très foible, & très-petit, que le Sang sorti des Veines paroissoit épais, gluant, dépourvû de serosités & que les Saignées ont eté souvent nuisibles. De plus j'ay remarqué quelque fois que la Maladie étoit precedée d'un grand flux d'urine fort claire & fort limpide, ce qui doit épuiser le Sang de serosités, & le laisser à sec.

Pour les causes exterieures, & occasionnelles, s'il falloit s'en tenir à la prévention publique, le Vaisseau de Capitaine Chataud venu du Levant le 25. may, auroit apporté le mal de Seyde, où le dit Capitaine avoit chargé ses marchan

diſes, embalées dans un temps de Peſte. Ce qui forma ce prejugé fut que les Portefaixqu'on employa pour l'ouverture de ces Bales, & quelques perſonnes de l'Equipage de ce Vaiſſeau perirent de la même maladie. Quoy que les marchandiſes n'ayent jamais été déchargées dans la Ville; on ſuppoſe que les petits paquets des matelots, ayant été furtivement diſperſés en differents quartiers, ont répandu la Peſte par tout. C'eſt ſur ce prejugé qu'on croit que chaque malade infecte tout ce qu'il touche, principalement les habits qu'il porte, & le Lit où il a couché: auſſi s'aviſa-t'on dès le commencement pour calmer les Eſprits, de jetter tous ces Meubles, dans les Ruës, où on a eu ſoin de les brûler. Il a fallu s'accomoder en cela au jugement du public qui n'étant pas encore tout-à-fait revenu ſur la Contagion de la petite Verole, ne ſçauroit ſe défaire ſitôt de ſa prévention ſur une maladie qui ne faiſoit que de naître en ce païs, & ſur laquelle on n'avoit pas eu le tems de faire d'aſſez longues Reflexions. Cette prevention publique obligea les habitans commodes, de s'enfuir dans leurs Baſtides, ou de s'enfermer dans leurs Maiſons; ils abandonnerent les Pauvres & ſortirent leurs malades dans les Ruës, lorſque le bruit de la contagion fut tout-à-fait repandu.

La Diſette, la cherté des Vivres, les mauvais Aliments l'Horreur, le Deſordre, la Crainte & l'irregularité des ſaiſons ſont les ſeules cauſes que la Medecine doit réconnoître icy, ſans qu'il ſoit neceſſaire de ſuppoſer une Semence de Peſte répanduë dans l'Air; on ne ſçauroit diſconvenir qu'elles n'ayent produit dans le Sang cette diſpoſition, ſans laquelle les Liqueurs ne ſçauroient ſe coaguler, comme elles le font dans cette occaſion. Ces cauſes doivent agir pour la Peſte, à peu près de même que pour toutes les autres Maladies Epidemiques & Populaires. Les Nauſées, les Vomiſſemens, les Friſſons, qui precedent ordinairement la Fievre de Marſeille, & les gros excrements que j'ay preſque toujours obſervé, être de couleur noire & verdâtre, ne me permettent pas de douter que l'indigeſtion ne produiſe

l'épaiſſiſſement du ſang, en conſequence duquel rous les Symptomes ſe peuvent expliquer.

Les Signes eſſentiels ſe doivent prendre du côté des eruptions, independamment de la fievre & de ſes accidents; puiſqu'un grand nombre de malades a eu la même maladie ſans fievre, comme il arrive auſſi quelque fois dans la petite Verole, que nous appellons benigne : Il a donc fallu s'attacher aux ſymptomes eſſentiels, tant pour établir le Prognoſtic, que pour ſe regler dans l'adminiſtration des Remedes.

Lorſque les Eruptions étoient detournées par la fievre, le malade periſſoit malgré tous les Remedes, au lieu que ces Eruptions s'élevant, avec la fievre, le prognoſtic étoit douteux, & ceux qu'on ſecouroit à propos gueriſſoient. Lorſque les Eruptions ſuppuroient ſans fievre, les malades ne couroient aucun danger, ils vaquoient à leurs affaires, & gueriſſoient par la ſimple diette, qui eſt à mon avis l'unique preſervatif de cette cruelle maladie.

Tous les remedes curatifs doivent tendre à favoriſer les Eruptions critiques, à peu près comme il ſe pratique dans la curation de la petite Verole, & de la Rougeole. La ſeule difference que j'y trouve ſe tire du côté des remedes externes on n'en employe preſque point dans la petite Verole, encore moins dans la Rougeole : au lieu qu'il a fallu neceſſairement s'en ſervir dans la maladie de Marſeille, parceque les bubons, & les Parotides commencent toûjours par un gonflement de glandes profondes, qu'il faut attirer vers la peau:& que tous les vrays charbons étant accompagnés, de cangrene ont beſoin d'être ſcarifiés; mais quand aux Remedes internes je ſoûtiens, fondé ſur mes propres experiences, qu'ils doivent être icy tout-àfait les mêmes, que dans la petite verole & qu'il faut les varier, ſuivant les differents accidents; qui demandent la prudence d'un Medecin experimenté.

Sans entrer dans le détail des Remedes que j'ay employez vous en jugerez, Monſieur, par mes Obſervations, qu'on a fait imprimer à Lyon & à Valence. Vous y trouverez la

maniere dont je me ſuis conduit, pour la curation de cette maladie. Je n'ay pas crû devoir y parler de la nature du mal ny des cauſes qui l'ont produit; parce qu'il n'étoit pas prudent de ſe determiner ſur une matiere ſi cachée, avant d'en avoir expliqué tous les Symptomes, tant eſſentiels, qu'accidentels, ce qui ſeroit d'une trop longue diſcuſſion. Je me contente de dire ce que j'ay vû & ce que j'ay fait; afin que les Medecins ayent la liberté d'y faire leurs Reflexions; & que les perſonnes qui craignent le mal, ou qui en ſont attaquées, puiſſent y trouver quelque Remede. Je ſuis avec toute l'eſtime poſſible,

MONSIEUR,

Vôtre très-Humble &
très-Obeiſſant Serviteur
DEIDIER.

A Marſeille, ce 15. Janvier 1721.

Reponſe *de Mr. Maugue, Conſeiller du Roy, Medecin des Armées de ſa Majeſté, & Premier Medecin de l'Hôpital de Strasbourg.*

A Monſieur Deidier.

MONSIEUR,

J'ay reçû les deux Lettres, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 15. & du 20. Janvier.

J'ay été autant ſatisfait de la premiere, que je l'ay été peu de l'imprimé que contenoit la ſeconde. J'ay trouvé dans vôtre Lettre des principes bien établis, des obſervations curieuſes, & de conſequence bien tirées au lieu que dans la Brochure, je ne trouve que des opinions hazardées, & mal prouvées. l'Auteur attribue à vos Ecoles ſa pretendue erreur ſur l'idée formée, qu'il n'y avoit jamais eu de Peſte dans la nature. Je penſe qu'il vous auroit mieux compris

s'il àvoit dit que vous ne reconnoiſſez point d'autre *Semi-nium Peſtis*. Que l'alteration du ſang,par les cauſes que vous rapportez dans vôtre ſçavante Lettre : & qu'il auroit parlé plus ſincerement, s'il avoit avoüé qu'il ne le comprenoit pas lui-même. Que s'il l'a compris, le donnant comme il fait pour nouveauté,quoy qu'elle ne ſoit pas de ſon invention,il devoit tacher de nous donner une idée, de la nature de cette Peſtiferée ſemence. Car de nous payer ſimplement d'un mot D'annalogie avec la petite Verole, dont on ne diſconvient pas, ſans nous avoir fourni quelque decouverte, ſur la nature de la ſemence de la petite Verole ; c'eſt expliquer *Obſcurum per Obſcurius*, & vouloir nous faire connoître une choſe par une autre, qui eſt auſſi peu connuë.

Il la Compareroit legerement à la petite Verole, s'il n'y trouvoit d'autre Annalogie, que celle qu'il rapporte que l'une & l'autre n'attaquent communement qu'une fois. Je ne ſçay ou l'autheur a trouvé cette remarque. Comment pourroit-on la verifier : ſi cette maladie, comme il le rapporte,n'arive que rarement,& une fois en un ſiecle elle ne retrouvera plus les mêmes ſujets.L'Autheur nous doit une carte de la route que tient ſon *Seminium peſtis* pendant un ſi long eſpace de tems. Je ne doute pas qu'il ne le remette à la ſuitte de quelque comete. Comme cette Lettre, Monſieur, ne contient aucune autre particuliarité, je la laiſſe pour reprendre la vôtre, & pour vous dire, que j'ay toûjours penſé que la Contagion n'étoit à craindre, que pour ceux qui avoient reſpiré pendant long tems le même air, qui avoient été nourris des mêmes Aliments, & qui avoient été agités des mêmes paſſions, que ceux des Provinces attaquées : que le ſang n'étoit pas en ſi peu de tems ſuſceptible d'un ſi grand changement qu'il étoit neceſſaire qu'il fût mené de plus loin,& que ſi ce venin avoit tant d'activité, il attaqueroit indiferemment tout le monde, ce que vous,& vos confreres ſortis en bonne ſanté, pouvez verifier de faux.

Le ſentiment d'Hypocrate ſur les maladies Epidemiques y eſt très-conforme, lors qu'il parle des diſſenteries Epidemiques, *ap. 11. ſect. 3. ſi hyems juxto frigidior & ſiccior extiterit, ver autem pluvioſum, & auſtrinum, æſtate futuras dyſenterias.* Les auteurs ſont remplis de pareilles obſervations lorſqu'ils parlent des tems qui ont precedé la peſte.

On dira qu'il ne faut qu'une amorce, pour allumer un Magaſin de poudre, il eſt vray ; mais c'eſt de la poudre deja allumée. Si au contraire on l'ajoutoit ſans l'avoir allumée, elle ne fairoit aucun effet, encore moins ſi elle étoit jettée ſur une matiere qui ne fût pas combuſtible. Il faudroit donc ſuppoſer dans le Corps, un ſang deja alteré, au point de pouvoir être allumé, par une étincele de Semence de peſte, c'eſt à dire qu'il faudroit ſuppoſer la Peſte dans le corps, avant l'arrivée du paquet peſtiferé. Reſteroit à prouver comment il pourroit donner le branle à toute la maſſe, & comment ce Sang ainſi diſpoſé, pourroit ſe remettre ſans les èruptions qui le puiſient, ſi le Boute-feu n'arrivoit pas; puiſque c'eſt à la faveur de ce Levain, que le ſang entre dans cette efferveſcence critique. J'ajouteray que ſi un paquet apporté d'un lieu peſtiferé, pouvoit pendant trente années cacher & conſerver ce poiſon dans ſon ſein, ainſi qu'on le rapporte dans l'Hiſtoire fabuleuſe de la peſte, qui ravagea la Ville de Baſle, il y a au tour de 60. ans : comment aprés cela, pourroit-on eſperer qu'une ville qui en eſt deja attaquée pourroit en être delivrée autrement; que par la mort de tous les habitants, qui porteroient dans leur ſein, l'Air peſtiferé, qu'ils auroient reſpiré ; & en brûlant la malheureuſe Ville & tous les Meubles, crainte qu'à tout moment, ils ne laiſſaſſent échaper des particules peſtiferées, qu'ils auroient reçû dans leurs pores, pour rénouveller la maladie : l'experience prouve pourtant le contraire.

Quoy qu'on ne puiſſe pas douter, qu'il n'y ait des fievres malignes, comme des peſtes, qui dependent de la diſſolution de la maſſe du ſang, les ſymptomes qui caracteriſent

la maladie de Marseille, me font penser comme vous, qu'elle depend de son épaississement, & que les fondants, ménagez par une personne aussi experimentée, en sont les veritables Remedes.

Si vous ne me marquiez, Monsieur, que les saignées ne vous ont pas réussi, je croirois que la dureté du pouls les indiqueroit faites liberalement & sans contrainte; & qu'elles previendroient l'inflammation des visceres, que vous supposez avec raison, faite par un arrêt du sang; nul Remede, comme vous sçavez n'étant plus propre à le remetre dans son cours ordinaire.

J'avoüe que la mort qui en suivit de près quelques unes & la prevention contre ce remede genent tellement le Medecin, qu'il ne s'y determine qu'avec peine, pour ne pas encourir le blame, qu'on ne manque pas de luy imputer & au Remede.

Vous m'avez fait trop de grace de me communiquer vôtre sçavante Lettre, pour me priver dans la suite de vos remarques, & de quelques nouvelles de ce qui se passe dans le reste de la Provence, dont vous devez être bien informé.

J'ay accordé à l'université de Strasbourg, la lecture de vôtre lettre; si elle produit quelques reflexions de leur part je vous les communiqueray. J'ay l'honneur d'être trés parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre très-Humble & trè-Obeïssant Serviteur
MAUGUE.

A Strasbourg, le 7 Fevrier 1721.

Lettre *de Mr. Montresse, Docteur en Medecine, aggregé en l'Université de Valence,*
Ecrite *à Mr. Deidier Professeur en Medecine, de l'Université de Montpellier.*

MONSIEUR,

Vous trouverez cy joint un exemplaire imprimé de vôtre Lettre du 23. Novembre & des quatre Observations que vous avez bien voulu me communiquer. J'ay cru

devoir les rendre publiques, parceque je ne doute pas qu'elles ne soient bien reçûës, étant faites avec la solidité des raisonnemens & la precision qui vous sont ordinaires ; je crois qu'elles seront d'une grande utilité dans la pratique. Vous y établissés Mr. par des preuves convincantes que la cause prochaine de cette maladie consiste dans des arrêts de Sang ; & quoy qu'il soit impossible de pouvoir découvrir la nature des prémieres causes, on doit croire qu'elles agissent, en épaississant le Sang, & le coagulant ce que vous prouvés par des bonnes experiences, & de fortes raisons. Mais permettés-moy de vous proposer, Monsieur quelques difficultés qui me restent: il me semble qu'en certains cas on ne sçauroit douter de cette coagulation; mais qu'en d'autres, on ne peut recourir qu'à une dissolution des humeurs ; comme dans les délires, phrenetiques avec un pouls plein, élevé la face rouge, &c. comment expliquer les Diarrhées Colliquatives, qui sont arrivées à certains malades, & qui leur ont été funestes ; les Hemorragies, qu'il n'a pas été possible d'arrrêter, tantôt par l'Uterus, par l'Anus & par les Urines ; les Taches Pourprées qui paroissent souvent au malade : tous ces Accidens & plusieurs autres que je pourrois rapporter, ne semblent-ils pas prouver évidemment une dissolution dans les humeurs, & que les Globules du Sang, étant écharpis & dissous par des Corpuscules tranchants, incisifs & comme corrosifs, ont été si attenués, qu'ils sont rendus propres à se separer avec l'urine, dans les conduits urineux, à s'unir au ferment intestinal, & enfin à se separer dans les Glandes Miliaires, & se méler avec le Corps Muqueux : pourroit-on pas rapporter à un Sang dissout dans ses principes, mais épaissi par l'évaporation de ses parties volatilles & aqueuses, les arrêts de sang qui se forment, tant dans les parties externes, que dans les internes, sans avoir recours à la coagulation des humeurs, il semble que la pratique favorise ce sentiment, puisque, comme vous le remarqués, Monsieur, très-à-propos dans la Lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire, les malades ne se trouvoient pas mieux, lorsqu'on poussoit trop par les sueurs, apparemment on ne peut faire par là qu'avancer les inflamma-

tions dans les parties internes, & procurer plûtôt la mort. Cette eau de poulet émulsionnée, que vous avez donné si à propos à la malade, qui fait le sujet de vôtre quatriéme Observation, & qui a aidé à l'évacuation de ses Menstruës, en calmant le trop grand mouvement de son Sang, ne semble-t'elle pas prouver que les Remedes delayants & rafraîchissants peuvent être en certains cas, les plus efficaces. Il me reste encore, Monsieur, une autre difficulté sur la Saignée; c'est qu'il semble qu'on en pousse la prévention un peu trop loin, & comment détourner le cours de toutes ces inflammations gangréneuses, qui ménacent le dedans & le dehors du Corps, si on ne peut pas récourir à ce Remede, qui est cependant celuy qui nous réüssit le mieux dans les autres maladies, & comment aussi aider à l'érup-tion des Bubons & Charbons, dans les Corps Plethoriques, sans ce secours.

Voila en peu de mots, Monsieur, quelques difficultés sur lesquelles je vous seray très-obligé, en quelques moments de vôtre loisir, de vouloir bien m'éclaircir. J'ay l'honneur d'être avec tout le respect possible,

MONSIEUR,

Vôtre très-Humble & très Obeissant Serviteur

MONTRESSE.

A Valence, le 5. Janvier 1721.

Reponse *de Monsieur Deidier, A Monsieur Montresse.*

MONSIEUR,

J'Ay été agreablement surpris, de recevoir par la poste, un exemplaire imprimé de la lettre du 23. Novembre, & des quatre observations que vous m'aviez demandé, vous leur avez fait trop d'honneur de les rendre publiques. Je

vôtre estime, & je voudrois bien, en revanche, pouvoir vous satisfaire sur les difficultez, que vous me faites l'honneur de me proposer ; j'aurois tâché de les prevenir, si vous me les aviez communiquées, avant l'impression de ma lettre.

Vous dites, Monsieur, qu'il est certains cas dans la maladie de Marseille, où on doit recourir à une dissolution des humeurs, sur tout dans les delires phrenetiques, avec un pouls plein, élevé, la face rouge, &c. Ces symptomes se doivent deduire, à mon avis, de ce que le cours du sang étant irregulier, les arteres sont fort distenduës, elles battent ruddement, avec force, & inégalement dans les differentes parties embourbées ; ainsi lorsque les extremitez capillaires des Vaisseaux sanguins du Cerveau se trouveront bouchées par un sang trop épaix, celuy-cy se portant avec rapidité dans les Vaisseaux libres, excitera les battemements irreguliers des fibres nerveuses, de la maniere qu'il le faut pour produire le delire phrenetique.

Les diarrhées colliquatives, les hemorragies, les pertes de sang & autres symptomes de cette nature, ne me paroissent pas être des preuves évidentes, d'un sang charpi & dissout par les corpuscules corrosifs que vous supposez ; puisque le même sang épais & arrêté dans les capillaires du tissu des Boyaux, de la matrice, ou de la membrane pituitaire peut donner occasion au dechirement des Vaisseaux sanguins; les Taches pourprées de la peau, marquent cet arrêt du sang dans les Vaisseaux capillaires, sans qu'il soit necessaire de supposer que les globules de ce liquide rouge, se soient mêlez aux corps muqueux; les Urines sanglantes ne supposent pas non plus, que ces globules se soient separez par les conduits urineux des reins je croirois plustôt qu'il s'est fait des arrêts de Sang dans le tissu des reins, des ureteres, ou de la vessie; en consequence desquels, les vaisseaux se rompent & le sang se mêle avec l'urine.

Je ne comprends pas bien, monsieur, comment vous voudriez qu'un Sang dissout dans ses principes, & épaissi par l'evaporation de ses parties volatilles & acqueuses, peut produire les arrêts de sang, qui se forment en differentes parties

ment de ſang, & leurs parties ſeroient tout-à fait deſſechées. Lorſque je vous ay dit dans ma precedente, que le ſang étoit quelque fois épuiſé de feroſitez, par le flux d'urine qui avoit precedé la maladie, je voulois indiquer un autre ſigne de coagulation, à peu près comme il arrive au Lait, qui laiſſe échaper ſa ſeroſité, dès qu'il commence à ſe coaguler.

Il eſt vray que les malades ſe trouvoient plus mal, lorſqu'on pouſſoit trop par les ſueurs, mais ce n'eſt pas tant, parceque le ſang ſe deſſeche, que parceque les ſudorifiques violents troublent & derangent ſon cours, au lieu que les ſueurs venant d'elles-mêmes,& étant ſoûtenuës par des legers ſudorifiques ſont ſouvent critiques & ſalutaires en ce que deſempliſſant les Vaiſſeaux, elles retabliſſent le cours naturel du ſang, qui peut enſuite par luy même emporter les obſtacles des vaiſſeaux capillaires embourbez.

Si je me ſuis ſervi quelque fois avec ſuccez, de l'eau de poulet émulſionnée, ce n'eſt pas tant eu egard à la conſtitution du ſang, que pour obvier aux ſymptomes les plus preſſans ; vous ſçavez, Monſieur, qu'il faut ſouvent abandonner la cauſe prochaine, pour s'attacher aux accidents, lorſqu'ils peuvent avoir des ſuites funeſtes.

Quand à la prevention publique contre la ſaignée, je vous avoüe, Monſieur, qu'elle eſt tres-mal fondée dans bien des occaſions, mais on peut dire en general, qu'elle ne ſçauroit convenir icy, quand à la cauſe prochaine, puiſque les arrêts du ſang, ne ſont pas dans cette maladie, comme dans la pluſpart des autres, acompagnez d'un grand engorgement, & qu'ils ſont bien-tôt ſuivis de cangrene, pour laquelle la ſaignée ne convient ordinairement pas; ainſi j'ay crû pouvoir avancer, que les mauvais ſuccez des ſaignées, étoient une des preuves de la coagulation du ſang, dans les vaiſſeaux capillaires des parties attaquées. Je finis, Monſieur, en vous priant de remarquer, que lorſque cette coagulation produit un arrêt de ſang univerſel, ou dans le tiſſu de quelque viſcere eſſentiel à la vie le malade perit bien tôt; au lieu que l'arrêt n'arrivant que dans quelque partie, comme dans le tiſſu de la peau, aux glandes des aines, ou des aiſſelles, les principaux viſceres étant li-

ceſſive:parceque le cœur,& les poûmons pouſſent le ſang avec violence vers les parties affectées;ce qui peut les engorger davantage, ou les degager. Que ſi ces arrêts de ſang vers les parties exterieures , ſe font avec peu ou point de fievre le malade ne court aucun riſque,il peut vaquer à ſes affaires c'eſt alors une maladie purement chirurgicale,qu'on appelle peſte coulante, lorſque les éruptions ſalutaires tournent en ſuppuration. Je ſuis avec toute l'eſtime poſſible ,

MONSIEUR

Vôtre très - Humble & très-Obeïſſant Serviteur

DEIDIER.

A Marſeille le 14. Janvier 1721.

Lettre *à Monſieur Deidier , au ſujet de la Peſte du Martigues ;*
Par *Monſieur Fabre , Medecin des Infirmeries de la même Ville.*

MONSIEUR.

JE n'aurois pas differé juſqu'icy,à vous remercier de vôtre obligeante Lettre , ſi je n'euſſe voulu joindre à ma Reponſe quelques unes des Obſervations que j'ay fait ſur la maladie qui court. Je vous prie de vouloir bien me dire vôtre ſentiment , ſur les trois que je vous envoye , en attendant que les autres ſoient en ordre , pour vous les faire tenir. J'attends les vôtres avec impatience , j'eſpere qu'elles me developeront ce qui m'a été caché juſqu'icy.

Je n'ay pas prétendu fixer mes idées , touchant la cauſe de la maladie , par le paſſage de VVillis que je citois dans l'autre Lettre ; mais ſeulement établir quelques unes des marques , auſquelles on peut reconnoître ce mal. Je crois, en effet , que le dérangement des premieres voyes en eſt la cauſe , & je ſuis perſuadé ...

peste doit être traitée comme la petire Verole, par rapport aux Remedes internes.

La maladie calme dans nôtre Ville par les Soins de nos Magistrats. Ces Messieurs ont répondu à vôtre Lettre ; Ils vous prient de leur procurer deux Chirurgiens, nous en avons déja perdu huit, & nous en sommes dans un besoin pressant.

Faites moy la grace de me donner quelques avis touchant la maladie : j'en auray une réconnoissance éternelle, n'ayant rien tant à cœur, que de vous témoigner l'attachement respectueux, avec lequel j'ay l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre très-Humble &
très Obeissant Serviteur

FABRE.

Des Infirmeries du Martigues ce 23. Janvier 1721.

OBSERVATIONS

Sur la Maladie du Martigues.

LE 13. Decembre, la nommée Catherine Berarde, du Quartier de Jonquiere, enceinte de huit mois, fut emmenée à nos Infirmeries. Elle avoit un Bubon à l'Aine, le Pouls tremblant & inégal, & la Langue extremement noire : j'employay d'abord les Emollients, pour appliquer sur le Bubon, & je luy fis prendre une Potion Cardiaque, je trouvay le lendemain ses forces un peu reparées, Mais la Diarrhée étant survenuë, je tentay inutilement le Diafordium, pour en prevenir les suites : la malade mourut quelques heures aprés.

Quoyque je n'eûs aucun doute que l'enfant, dont elle étoit enceinte n'eût peri avec elle, & qu'on tenteroit en vain l'operation cæsarienes, je voulus me servir de ce pretexte pour surmonter les difficultés que le Chirurgien auroit pû opposer à l'ouverture du cadavre: il l'entreprit donc: l'enfant fut tiré mort & tout livide ? & ayant ensuite fait mettre les Visceres à decouvert, je trouvay l'Epiploon comme gangrené ; les Boyaux étoient noirs & molasses, & i[l]

vrir, étoit comme enduit en dedans d'une matiere verdâtre : j'y trouvay cinq ou six vers, d'une grosseur mediocre, roulés les uns sur les autres, en forme de peloton. Je compris donc par là, que les indigestions n'avoient pas peu de part à cette maladie; que les depôts qui se faisoient sur les Visceres, étoient ce qui precipitoit le plus les malades, & qu'il étoit à propos de donner quelque contre-vers. C'est pour cela que j'ajoutay ensuite aux Cordiaux ordinaires, un peu d'Opiate *Salomon*, & quelques goutes de suc de Limon, ce qui m'a assés bien réüssi.

J'ajouteray à cela qu'il me vint un autre malade de la même espece, sa langue étoit fort chargée, & son estomach extremement plein : cette plenitude se manifestoit par les frequents renvois, par le hoquet même : je luy fis prendre une Prisanne laxative, qui luy fit pousser une quantité de matieres de differente couleur, c'est à dire mêlées de noir, de blanc, de verdâtre; preuve manifeste que les mauvaises coctions ont beaucoup de part à cette maladie ; il y a apparence que dans ce cas là, les ferments digestifs n'avoient pas suffisamment penetré les Aliments, pour en faire une coction loüable, & pour occasioner la separation des matieres chyleuses : d'avec les fæcales : je crois comme vous, que les Marchandises venuës de Baruch & de Seide, n'ont pas porté la Peste en Provence, il suffit en Medecine de reconnoître dans ceux qui en ont été attaqués, un levain de pourriture occasioné par la mauvaise nourriture d'une populace affamée, par la cherté des Denrées : aussi voyons nous que cette maladie n'attaque presque que les pauvres, Je crois donc après cela, que le meilleur preservatif, c'est de vivre sobrement & de ne manger que d'aliments de bon suc. Je ne sçay si les Cauteres n'auroient pas leur usage; voicy un fait qui pourroit le faire penser.

Le 16. Novembre le nommé Charabot, matelot, vint à nos Infirmeries, pour y servir son enfant attaqué du mal contagieux. Il eut luy-même dix jours aprés, un Bubon à l'Aine, avec une petite Fievre & une legere douleur de tête. Je fis mettre des mollients sur le Bubon : le lendemain je trouvay en même tems le Bubon fort diminué, & le malade sans Fievre ny douleur de tête : deux jours aprés le Bubon disparu entierement, sans suppuration & sans aucun fâcheux accident. Je m'aperçûs en visitant le malade, que sa chemise étoit chargée de pus, & je vis qu'il avoit un écoulement par la verge. Il n'y avoit pourtant rien de venerien dans sa cause : cet écoulement luy venoit d'un ulcere à la Vescie. Le malade joüit d'une parfaite santé, dépuis plus de deux mois : ce qui me porte à croire, que des personnes qui auroient des cauteres ou des ulceres, par où les mauvaises humeurs pussent s'écouler, en deviendroient moins sujet au mal contagieux, ou pour le moins qu'ils en seroient moins mal-traités, lorsqu'ils en seroient attaqués.

PARIS

